

Alain Blond

La Rançon des Plaisirs

Histoire de femmes
« Fallût-il bien parfois hurler
avec les loups »

« Apprenez à m'aimer, je vous dois bien cette leçon »

Quatrième époque

1796 - 1804

Volume 9

Réservé aux adultes



Alain Blond

La Rançon des Plaisirs

Histoire de femmes,
« Fallût-il bien parfois hurler avec les loups »

« Apprenez à m'aimer, je vous dois bien cette leçon »

Quatrième époque
1796-1804

Volume 9

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2013

À Françoise...

Fable romanesque, érotique et surnaturelle, exquise plaisanterie,
fermeté de langage d'un véritable récit historique...
Que peut-il en être vraiment de l'extrême modernité d'un personnage
rebelle à toutes sortes de conventions ?

Chapitre vingt et un

« Que celui d'entre-vous qui fût sans péché, lui jetât la première pierre »

Jésus (Evangile selon St Jean)

Mémorable autant que brève visite, Couzac, avril 1852...

Dois-je le reconnaître honnêtement, mais comme par l'enchantement des années qui s'étaient écoulées, la galanterie comme je l'aimais était revenue peu à peu. Et d'avoir été comprimée, comme je vous l'ai précédemment narré, la liberté des mœurs et des conduites prit de plus en plus l'aspect (et de partout), d'une aimable et complaisante licence.

L'ère du directoire fut celle des libertés (je ne parle-là que des mœurs !) retrouvées peu à peu comme avant ou presque, autant que des plaisirs revendiqués comme au meilleur temps de l'ancien régime. Et à-cela il faut ajouter un affranchissement de poids : Celui du mariage civil. Des liens de mariage qui ne convenaient plus depuis des années aux législateurs ni à la société Française elle-même. Alors le divorce le pourfendît en deux non sans parfois complaisance, ce mariage-ci ; avec tous les abus conséquents. Un divorce civil qui existait depuis mille sept-cent quatre-vingt-douze et eût été « aggravé » par une loi deux années plus tard. Rien n'était désormais de plus aisé que de divorcer ! Fût-ce à répétition, entre deux mariages. Car dans une forte mesure, hé-bien divorçât-on, que c'était en général pour aussitôt se remarier. Puis quelquefois, par les abus de cette loi permissive auxquels je faisais à l'instant allusion, on se démariait peu-après en re-divorçant. Puis en ces années-là on se remariât aussitôt en général, oui-oui, et je n'exagère point je vous l'assure chère lectrice et aimable lecteur. À ce sujet je me souviens avoir lu quelque-part l'absurde fable (vraie histoire pourtant), de ce citoyen qui eût officiellement adressé une requête au conseil des Cinq-Cents (nom d'un des deux parlements d'alors), et qui, après qu'il eût épousé en-en divorçant tour à tour, deux sœurs et en

eût tour à tour divorcé ensuite au bout de quelques mois seulement, sollicitait, étant désormais affranchi de l'une et de l'autre ce brave mari d'aussi bons sentiments, l'autorisation de convoler avec la mère de celles-ci, sa belle-mère, donc. Où allait-on ?! Et pourtant, la loi n'étant restrictive, on ne pût lui refuser en dépit du caractère abusif de son appel au conseil, de convoler une nouvelle fois avec qui lui semblât bon de le faire.

Tout ceci pour vous dire que, en tant que maire de Couzac, bien que je fusse réfractaire à l'idée même et au principe du mariage (donc défavorable à celui du divorce), je dus bien me cependant plier à remplir ces fonctions d'officier d'état-civil, qui fût dans une faible mesure parties de mes obligations et charges d'officier municipal. À voir, depuis toutes les années qu'existât le divorce, le nombre croissant des mariages, on pût en toute logique supposer que personne de ceux-là ne souhaitât aller voir ailleurs. Hé-bien nonobstant l'existence de cet acte républicain (le divorce), on se trompât toujours autant. Tout ne fût question que du vocabulaire choisi pour le masquer avec hypocrisie. « Le » n'étant point le divorce, mais l'adultère. Un adultère tant et tant ancré dans nos bonnes sociétés où la maîtresse et l'amant eussent leur place entre le mari et sa femme (plus rarement l'inverse), élevé au presque rang de parent légitimé par la société et les conventions bienveillantes (principalement envers les hommes, reconnaissons-le). Car quoi ? Que serait-ce-donc qu'une femme entretenue ? Sinon une maîtresse capricieuse souvent, qui ne voulût et ne se satisfît que de ce que son amant ne lui donnât point (par impossibilité ou non-vouloir de sa part), et que son époux lui donnât sans qu'elle le voulût ni n'en tirât de satisfaction. Et les lois, les multipliât-on, n'y feront jamais rien. Toujours préférons-nous ignorer les vérités susceptibles de créer des remous, plutôt que de les assumer et vivre au grand jour comme je le fis.

Fort-heureusement à travers notre pays, hé-bien je ne suis ni ne fus le seul à penser et vivre cela en accordant inclinations et existence, dussions-nous la payer au prix fort, ce non-assujettissement là. En matière d'indépendance et d'émancipation, j'ai, il y a une bonne douzaine d'années de cela, reçu une inespérée visite. Quelqu'un reçu à mon instance, ou plutôt à mon invitation (étant un fervent lecteur de ses œuvres, et son admirateur déclaré épistolairement (autant qu'ouvertement), vous savez ô-combien j'usai des messageries et use encore des postes, la visite, disais-je, ici à Couzac, d'une désormais célèbre et affranchie romancière aux grands yeux myosotis tirant sur le vert (à l'habit masculin, ascète à ses heures) : George Sand. Un jour assurément fait pas comme les autres que celui-là, et où cette visite débuta du-reste comme un sien roman.

Pour commencer, comme tant d'autres avant et après lui, son cocher s'égara dans sa route au sortir d'Amiens, quittant le grand chemin sans

savoir qu'en réalité il ne fût égaré. Là, sa voiture s'embourba (elle aussi) dans une fondrière, et madame Dupin dut achever le restant du trajet à pied, enfoncée dans la boue jusqu'aux chevilles, arrivant à Couzac crotteuse et crottée jusque-là...

Elle passât pour être honnête-femme ; et le fût à n'en point douter. Comptant sur mon grand âge et la réputation qui me précédât, j'eus le bon-sens de ne pas vouloir faire trop le gentil dans notre conversation ; et elle, pareillement trop la méchante. Je fis bien ; elle aussi. Car j'ai, avec le recul des ans, quelque-lieu de songer que son sentiment politique ne me fût point trop contraire. Car croyez-m'en chère lectrice et aimable lecteur si vous le voulez bien, mais elle fût en beaucoup de points du même avis que celui que je développais moi-même. Elle, en dépit qu'elle fût Femme (et quelle femme ! À se (les hommes) sentir, vous dis-je, définitivement coupable d'être né non-femme), elle, disais-je, avait su contre vents et marées s'affranchir du poids de ses glorieux ancêtres, de celui de la société, de celui de sa famille, de celui des ses pairs en littérature, de celui de ses fragiles et toujours maladifs (du-moins le dît-on) amants. Elle me confessa avoir usé de sa séduction pour convaincre tant les uns que les autres de soutenir ses projets littéraires. Si j'eusse été eux, pensai-je, j'eusse cru aveuglément à cette possible succès, fût-ce un marché de dupe. Car indéniablement le talent était là ; l'auteur fût-il Femme. Et j'eusse eu raison, en dépit de l'hostilité des-dits pairs, qui, parce qu'elle fût ce qu'elle était, lui avaient fait au début les pires misères, autant qu'ils avaient dit d'elle pis que pendre. Elle avait payé, payait et paierait bien cher encore ces libertés arrachées par la souffrance, certes l'encre, mais aussi les larmes et le sang ? Mise au pilori parce qu'amante aimant aimer, génie d'écriture aimant écrire (et le sachant en outre fort bien faire !), désespérée parce qu'aimant le désespoir, noyant ses chagrins dans la fumée de ses cigarettes de Maryland. Acceptant cela comme elle l'avait fait jadis enfant aux « Dames Anglaises », impliquée dans une pensée complexe ne s'accommodant que fort mal des carcans masculins : Fussent-ils sociaux, religieux, civils... De la morale établie, du « qu'en dira-t-on », des règles acquises, des faux-semblants, dont elle disait d'elles de facto, qu'elles ne reposassent que sur la falsification du paraître.

... Pour en revenir à son éphémère visite d'un tantôt, elle s'accouda au bras du fauteuil, se ployant pour mieux me dire, m'accordant une confiance qui me priva de toutes les tentations d'en abuser, fussé-je déjà bien vieux (mais vert encore !) : « J'ai comme vous, monsieur Delabrosse, une sainte horreur de la monarchie et de l'empire. Horreur davantage finalement de la république. Horreur de tous ces hommes abominables et égoïstes, qui ne sont bien souvent que des faussaires de la liberté, des

fossoyeurs – oserais-je accuser –. Et ces hommes-là, qui me mentent du matin au soir sans vergogne, m'implorant, me pressent, me sollicitent, bah je ne les considère au mieux que comme l'expression d'une incandescence, passagère et intéressées camaraderie, rien d'plus... ».

« Quelle audace, quel esprit retors... », pensai-je d'elle avec admiration. Quand on songe que ses aïeux comme les miens, marchèrent-ils jadis sur des talons rouges... Hé-bien que d'émancipation !

À l'instant de nous séparer, nous jetâmes au passé cet adieu à venir. Elle inspira une dernière bouffée de fumée, la rejeta par les narines, puis rompit avec sa cigarette comme d'un amant éconduit, avec l'élégance du geste d'une quasi-sublime résolution. Elle la foula sur le sol de la pointe de sa bottine souillée (ayant refusé ma proposition qu'elle se déchaussât et se séchât les pieds), comme si c'eût-été une ultime torche sonnante son départ de Couzac.

« L'égoïsme, monsieur, est un luxe qui se paye toujours à crédit ! », me confia-t-elle. Ce furent-là ses derniers mots.

Bien plus tard, par les hasards du calendrier (nous étions je crois en mille huit-cent quarante-huit, le six février, jour de mon anniversaire !) il y a quelques années, j'ai su que George Sand fût retournée à Paris sur la demande de ses amis républicains Lamartine, Blanc et Barbès. Et qu'alors collaborât-elle aux bulletins de la république, étant qualifiée par ses misogynes détracteurs d'alors, de (je les cite pour avoir lu ceci moi-même) de : « Fistule littéraire mal placée ». Elle enrageait alors toujours contre ceux qui portaient hier-encore aux nues certains, et qui les missent désormais plus bas que terre. Qu'en serait-il demain ? L'inverse ? (prévisiblement, oui)

Comme j'aurais, eussé-je été infiniment plus jeune, aimé les rejoindre et collaborer en espérant des lendemains meilleurs. Mais voilà, ce fût pour moi trente ans trop tard. J'ai (que voulez-vous ?), de tous temps été confondu par ma souplesse à courber sous les orages politiques qui frappèrent la France, et à me redresser aussitôt après pour m'extasier d'une idée neuve et porteuse d'une vaine espérance. Bref.

Quelle femme tout de même ! Eussé-je alors trente ans de moins pour cela également, que je... Mon dieu... Voilà que je déraile ! Elle était si belle, si intelligente, si vive, si... Et elle embaumait le parfum d'héliotrope, ce qui ne gâtât rien. Depuis cette visite je ne cesse de relire « Indiana », « Valentine », « La Marquise »... Et voulez-vous que je vous dise ? : Hé-bien ce qui me frappa chez cette talentueuse femme écrivain aux allures masculines, ce fut l'infinie délicatesse de ses mains merveilleuses, dissimulées, pour ne pas dire égarées dans des manchettes dentellées. Et savez-vous autre-chose, chère lectrice et aimable lecteur ? Hé-bien elle

aimât, me confia-t-elle, tout autant que moi les arbres ; tous les arbres. Bien davantage qu'elle aimât sans-doute les hommes...

*

* *

Pour en revenir à moi et à cette période de ma vie où je fusse un quadragénaire vigoureux et insupportable, je me considérais comme égaré dans un monde qui ne trouvât que bien peu grâce à mes yeux. Je fulminais pour un rien et à-propos de tout, irrité par la déplorable inconstance des hommes quant à leurs idées. Quand je pense qu'on vilipendât le gouvernement des femmes ! Jadis on m'avait mis à l'index avec mépris, me désignant comme un misérable débauché luxurieux, un mécréant volage et infidèle, bigame (quoique je ne fusse point marié), incapable de constance amoureuse ni davantage spirituelle. Je dois reconnaître qu'il y eût pourtant dans tout ceci comme un petit fond de vérité vraie (par rapport à celle qui ne le fût point, et qui pourtant passât pour authentique). Quelle sottise confusion que celle-là, comme si cela, fût-ce vrai, pût caractériser les qualités ou non-qualités d'un homme ou d'une femme.

Et voilà que ceux-là-même qui avaient été la source de cette vindicte méchante, me montrassent du doigt ci-après comme un plus admirable exemple de liberté républicaine. Celle de l'aimable abandon auquel il fallût alors se résoudre pour être à la mode, surtout quand comme moi, on avait un nom, et la plus honorable fonction magistrale : Celle de maire ; fût-ce d'un petit village sans renommée aucune et perdu au fin-fond de la campagne Picarde. Dès-lors on ne cessa de me grossièrement jeter à la face les plus flagorneuses impudences, pour en faire l'éloge ; que grâce à dieu (ayant la tête sur les épaules et de bons et bonnes amies pour l'y maintenir), je ne pris que pour ce qu'elles étaient. C'est-à-dire, fussent-ils dithyrambiques, ces éloges-là, sans estime ce-pendant, autant que dénués de la moindre garantie. Décidément, foutaise que tout cela ! Je n'avais attendu quiconque ni rien, pour vivre à ma convenance sans me soucier d'être ou non en faveur, et de ciller en sachant déplaire aux uns et plaire à d'autres. Et quant à plaire justement, hé-bien jamais je ne me sentis coupable de mal faire en voletant de femmes en femmes, d'idées en idées, comme un papillon insatisfait, ne m'y posant la plupart du temps que brièvement. Et cela me fit plus aimer encore Aldoris et Fanny, mes deux chéries, plutôt que de les considérer (si elles n'y eussent été disposées ou résignées), comme des empêcheuses de tourner en rond. Rien de pire qu'un jaloux ou une possessive, car cela est plus que souvent la cause hélas, fût-ce fondé (ou pas !), de rupture. Bien plus-encore que d'aller courir le

guilledoux avec un ou une autre, et s'en revenir dépassionné et aimant d'amours sincères. Dieu-sait qu'on me reprocha souvent, s'agissant de chair ou de sentiment, de ne savoir aimer d'amour vrai, fussé-je pourtant toujours sincère et franc du collier ; dernier exemple en date : Emilie Businelli. Je parle autant ici d'amour sentimental et puissant (celui unissant et combinant des destins sur le chemin de l'existence), où je n'ai à me défendre de l'avoir jamais trahi dans mon attachement infaillible à mes chéries, que de cet amour animal, qui poussât et poussera toujours quoiqu'il arrivât, la Femme et l'Homme à en désirer charnellement un ou une autre que l'être accessible. Cela avec pour seul motif et dessein d'en retirer quelque (éphémère, souvent !) plaisir. À travers cette puissante et incontrôlable alchimie qui se nomme aux yeux des prudes et des moralisateurs, des législateurs : Acte d'adultère. Fût-on marié devant une loi (celle de l'église ou de la république). Et loin de moi l'idée ni le projet d'en faire ici l'apologie ni l'éloge, de cet adultère-ci. Je dis et écris simplement qu'il ne fallût poursuivre plus longtemps sur ce chemin hypocrite et mensonger qui travestît la nature humaine. L'Homme (et la Femme) dans son intégralité de corps et d'esprit, de genre et de race, n'est point fait par définition et essence pour être infidèle ? En tous cas pas autrement que fidèle en amours sentimentales, car pour ce qui fût de la chair... Ce commerce charnel ne l'oublions pas, qu'il fût conjugal ou non, n'est rien d'autre qu'un procédé ingénieux duquel l'humain retirât quelque-plaisir éphémère ou volupté dans le meilleur des cas, en contrepartie de sa contribution à la pérennité de l'espèce et à sa reproduction. À la différence de la plupart des représentants du règne animal chère à Buffon (dont nous sommes, quoiqu'on en dise), hé-bien l'Homme est fait pour aimer aimer, sans nul projet de perpétuer sa race, seulement pour jouir de quelques instants de pâmoison, et cela à longueur de temps, sans confusion avec le sentiment d'amour. Contrairement à ce que l'église cultiva toujours comme idées reçues, certitudes et incontestables évidences (d'où d'ailleurs l'usage du verbe « tromper »), cela ne signifiât point que d'aimer le corps d'un autre homme ou d'une autre femme, fût une rupture de conjugalité ni-même de sentiment. Je me souviens de ce que Diderot me dît le jour où je le rencontrai au Procope à Paris : « ... J'eus grand besoin de mes maîtresses pour aimer plus-encore ma femme ». Il en est selon moi ainsi, ou devrait en être dans tous les couples sans exception aucune, si nous avouions nos envies passagères et y-donnions libre-cours. Ne surévaluons point cependant l'adultère où plus simplement cette faculté de pouvoir donner une satisfaction à certaines envies, en faisant l'amour avec qui y fût disposé. Car cette possibilité-là n'est rien d'autre ni ne sera jamais qu'une fatalité naturelle, une permanente tentation à laquelle certains résistent mieux que d'autres, bien

qu'à mon sens ils cédaient tous à un moment ou à un autre. Et en admettant qu'il y eût des exceptions, cette résistance les rendît-elle plus heureux ? Non ! Moins acariâtres ? Nenni ! Plus aimants de sentiments ? Point davantage. Personnellement, par l'expérience de ma vie, (ce qui dame, ne fît point vertu ni force d'exemple ni de valeur générale), je ne le crois guère, non. Ceux qui parviennent à abuser tout le monde en conservant une façade de fidélité, de chasteté respectables, tout en s'épanchant librement en d'autres bras que ceux sus de tous, ne sont que d'habiles dissimulateurs, des coutumiers menteurs comme des arracheurs de dents, des falsificateurs de sentiments. Certes-point les vertueux et vertueuses qu'on nous dit, et qui plus grave, sont parfois investis du pouvoir de nous juger. Il ne faut se leurrer, chère lectrice et aimable lecteur, le principe selon lequel la chair n'est point amour véritable, est le seul qui ne fût trompeur. J'insiste sur le fait que je ne fais pas dans ces pages égarées au milieu de la relation de ma vie, ni le jeu ni le procès du loyalisme, de la fidélité, pas davantage l'éloge apologique de ce qui peut conduire à être volage. Chacun balayât devant sa porte, n'est-ce pas (ou le devrait faire), et avec ce qu'il trouvât. Lui manquât-il le balais en entier, le manche ou la brosse. Et la Brosse, c'est moi ! Ainsi va la vie, ainsi fût l'homme, avec ses faiblesses, ses désœuvirements d'âme et ses égarements de corps. Il nous fallût rendre à ce corps sa place, et rendre à l'esprit et aux sentiments la leur. Sans chercher à les substituer les uns aux autres, à les fondre, mouler, intervertir. Ni surtout à en confondre à l'envi les causes et les conséquences quand cela nous arrangeât. Car une fois la pulsion sauvage assouvie entre les bras de l'amant ou de la maîtresse passagère (n'en suis-je pas le meilleur exemple ?) les affres du quotidien et les habitudes (bonnes et mauvaises) se ré-installent aussitôt. Y-compris après les tendresses inédites du nouvel « aimé » en date. L'humain énamouré cesse de l'être de cette façon-là, dès qu'il eût franchi et dépassé l'ère de la nouveauté, de la passion. Le véritable amant, j'entends celui qui s'est débarrassé je le confesse de ses scrupules, fût souvent modeste quand il courtoisât. Car il n'ignorât point que tout lui fût acquis d'avance, contrairement à celui qui le fît (en ayant à ménager les convenances et sa réputation), aller au but sans perdre de temps, enrobant sa séduction d'un fatras d'inutilités mielleuses et de ronds de jambes. Le véritable amant disais-je, n'usât en général ni de poncifs communs, ni d'hypocrites génuflexions, ni du tiède barattin des courtisans de métier (sans parler des favorites douceâtres qui ont pourtant le feu au cul). Le véritable amant, disais-je, n'est point cependant dispensé d'avoir le goût à séduire, n'abdiquant que quand la chose s'avérât impossible, ou la dame convoitée si réticente (j'en veux pour preuve ma mésaventure avec Sidonie Auguié, épouse Ney), qu'aucun calcul de séduction ne pût parvenir à franchir

l'abîme de la tromperie. Aussi je me garderais bien de ne point accabler les abuseurs, les abuseuses et les abusés, pour me dispenser de l'apitoiement aux trompés ou trompeurs, qui souvent ne valent ou ne vaudront un jour ou l'autre guère mieux, quand la tentation d'aller voir ailleurs vînt à frapper à leur porte. Il y aurait tant à en dire à qui voulût apprendre. Ne nous voilons pas la face, la conjugalité du mariage et ses obligations sous-entend, comme elle est encore et fut appliquée en vertu des préceptes de l'église, une pression angoissante de l'un sur l'autre. Autant que l'encouragement à prendre tôt ou tard amant ou amante plus ou moins clandestin. Une souffrance qui tôt ou tard aussi naquît et revêtît (sans l'être toutefois), l'apparence de la dissolution de la passion, ou du sentiment (avéré ou non) d'être délaissé par l'autre et d'être las. En dépit que dans les cœurs il n'en fût souvent rien.

Je vous assure chère lectrice et aimable lecteur, qu'en la matière de trouver maîtresse à sa chignole, comme un soulier convenant à son pied, hé-bien aucune idée préconçue ne tînt en vrai. Et que tout au long de sa vie on apprît et déchantât en voyant ses certitudes s'effriter à chaque nouvelle conquête, à chaque nouvelle déconvenue. Ne m'objectez pas voulez-vous, que dans tout cela je ne laisse aucune place à l'amitié entre les genres qui se plaisent et qui sont définis. J'ai toujours dit à qui voulût l'entendre (et y-crois dur comme fer), qu'il ne pût y-avoir d'amitié entre un homme et une femme, sans qu'il y eût un brin de mensonge, un soupçon d'ambiguïté, une pincée de fourberie, une envie furtive de cajolerie et autant d'ingénuité, ainsi qu'un quart de paumée de crédulité quant aux apparences données et crues.

Je me sais du genre « Carpe diem », affirmant que l'existence fût par trop courte et embûchée pour qu'on en boudât les profits en n'aimant point quand cela se présentât d'aimer. Je ne sais si je dois fustiger la providence ou l'en louer, mais toujours je dus reconnaître avoir été en retour aimé comme j'aimai. Sauf peut-être avec la Emme, jadis à Larche, dont le souvenir encombre mon cœur de regrets insolubles. Car elle m'aima tout court, je le sais aujourd'hui, mais ne m'en rendis point compte alors ; à-moins que je ne me mentisse à moi-même, d'où cette fuite d'elle. Elle qui y-perdit son âme quand je la laissai et la quittai non-franc du collier, sans soupçonner de quelle sincérité ses sentiments fussent bercés, ou trop lâche pour le vouloir reconnaître et y répondre avec investissement. Je sais aujourd'hui que je la fis par ce départ et cet abandon, infiniment souffrir. Et s'il est une choses, une seule, qui me suscita et suscite toujours remords, c'est bien celle-là. Le plus grand échec, le plus grand aveuglement de ma vie, car je me rends compte que finalement je l'aimai aussi d'amour.

Mis à part la Emme de qui je gardai un souvenir ému et attendri, ensuite toujours j'aimai jusqu'à leur mort Aldoris et Fanny. Et toujours cependant je leur fus le plus infidèle compagnon qui fût. Pourquoi-diable n'aurais-je pu partager la promesse d'un sentiment fort, durable, que rien ni personne ne vînt altérer, et pour autant pimenter mon existence par ce désir d'autres qu'elles ? Souvent d'ailleurs, ces « autres » furent ô-combien décevantes.

En narrant les évènements charnels qui me concernèrent (et qui à l'orée de mes intentions ne fussent que les seuls desseins quant à cette relation), et les traitements conséquents d'eux, je dois bien reconnaître que depuis l'entreprise de ce récit de ma vie, je vous eusse par la force des choses généralement raconté tout ce qui m'arriva. Au final, la proportion de lubricité est bien faible au regard du reste. Et cela n'était point, je vous l'assure, ni prévisible ni prémédité, bien au contraire. Quand je relis en feuilletant tout ce travail accompli, et repense que jadis je fus traité comme si j'avais été le diable en personne, alors qu'au pire je n'étais qu'un trublion, hé-bien cela me verse à croire que le diable fit plutôt assez bien tout ce qu'il fit. Car mon sentiment est que, ma vie fut-elle longue et remplie, elle le fut bien et assez profitablement, sans semer trop le mal autour de moi. Pas-plus en tous cas que le quidam le plus commun.

Ainsi, à travers cette longue vie galante (bien que je sois aujourd'hui hors d'état), je clamai haut et fort aux oreilles de mes détracteurs et détractrices, que coucher avec qui vous semblât bon de coucher, cela fût-il consenti et partagé l'espace de cette coucherie, n'impliquât point la mésentente avec l'être ou les êtres aimés de sentiments. Car ce butinage-là, est et doit rester sans lendemain du premier jour. C'est justement en ce lendemain-ci que naquit l'amour de sentiment, héritier et descendant de l'amour passionnel. Ces butinages pour moi furent dépourvus d'investissements sentimentaux (sauf mineures exceptions), et au-mieux aujourd'hui n'en restât-il que le souvenir d'amitiés éphémères entre deux personnes attirées l'une par l'autre, n'ayant voulu surseoir à la tentation. Mirabeau (pour qui je n'ai pourtant guère de sympathie quoique sa plume d'écriture fût bien tournée), n'écrivit-il pas un jour : « Le meilleur moyen de résister à une tentation, n'est-il pas d'y succomber d'abord ? ».

Que m'importât quant à moi que mes chéries eussent des amants ou fussent amantes tout court ! Quant à vous madame, à vous monsieur, aimez-donc, je le re-dis : À votre guise. Je l'ai compris très tôt : L'amour animal est plus qu'un autre exquis, certes. Mais aussi ne fût-il aussi le plus souvent que fugitif et vacillant. Car sans fondation véritable, et ne fût que péril, vînt-il à trop durer et à imiter les liens communs qui unissent une femme à son époux et un mari à sa femme. Sans flagorner, je dis que le

sentiment dans ces écarts-ci (dans les miens, donc), n'eût jamais sa place là-dedans, car il eût été destructeur.

Le bien-être ne doit-il pas passer souvent par la compréhension ou le désarroi ? Femmes : Les unes furent celles de ma vie, les autres celles de ma pignole ! Lapidaire et crue formule certes, mais qui cependant résumât ma pensée. L'acte du corps de n'est qu'ingénue invention de la nature, une alternance d'exaltation et de cruelles déconvenues. Et ce n'est qu'une triste invention des hommes, que d'avoir voulu définir tant de choses contradictoires ou différentes, par le seul verbe : Aimer. Sans s'être soucié auparavant que notre nature fût toujours (quoiqu'on en dise) animale. Nous avons beau nous targuer nous-autres d'avoir cette conscience qui fût dit-on tant défaut aux bêtes, l'homme n'en demeurât pas moins : Variable, ridicule, persifleur, mieux disposé (eût-il la franchise de le reconnaître), à vouer son culte aux culs, plutôt qu'aux dieux. Et ses pulsions : Souveraines, capricieuses.

Les Grecs anciens, connaisseurs entre-tous en matière d'amours variées, l'avaient bien compris. Prenons voulez-vous un exemple parmi tant d'autres, celui d'Ulysse. Hé-bien consommât-il son amour avec Calypso, qu'il ne songeât pas moins éperdument à son épouse Pénélope ? (C'est en tous cas ce qu'on en dit !)

Avant que de conclure cette grave étendue que je viens de broser de l'homme, et de tourner la page dont vous m'en pardonnerez la longueur j'espère, je citerai une fois encore volontiers mon ami Beaumarchais le grincheux : « ... Existât-il mon cher Adam, une seule histoire d'amour tu entends..., une seule, qui ne fût point ou ne parlât point d'adultère ? ». À tout bien réfléchir à cette question, je suis parvenu à-y trouver quelque-réponse objective à travers un grand nombre d'exemples, dont une rare proportion cependant, il me faut l'avouer, démentît l'avis de Caron. Mais bon on passera ceci sous le silence, n'est-ce pas, la généralité faisant force, et ces exceptions-là demeurant minoritaires.

Je sais chère lectrice et aimable lecteur, que, levant les bras au ciel, ne me voyant que sous l'apparence crue et outrancière du libertin que toujours je fus (même si l'exploit n'est plus désormais qu'un souvenir amer), vous ne me jugerez en opinant, comme étant le mieux placé pour juger les autres. Cependant je crois plutôt que si, justement ! Et en outre, ces autres-là, je ne les juge ni jugeai fis jamais ; quoi-que ?...

*
* *

Couzac, 19 décembre 1799 (28 frimaire an VIII)...

– Serait-ce le passé ou l’avenir, qui assombrît ainsi votre visage, mon ami ? Me demanda une Aldoris ronronnante.

– Je n’en sais fichtre rien, ma bonne. Sans-doute plus simplement fût-ce l’oppression de la félicité et de la mélancolie qui accompagnât toujours tout bonheur. En effet suis-je d’une noire humeur ; comme souvente fois.

Ce jour-là dans cette église de Couzac où se déversât une lumière orangée, Rémy de Blémur épousa au-devant d’un fort banal christ en croix ma fille illégitime : Aude (de la Morencine), dite « Fifille ». Joli fruit de mes amours passées autant que passagères avec feue Agathe, passée on s’en souviendra, sous le fil des bois de justice à écimer. Il ne s’agissait point pour une fois de gémir systématiquement sur la nature humaine face à la religion. Aussi fis-je preuve de bonne-volonté, sans toutefois renoncer à ma mécréance personnelle. Et je le fis pour elle, ma fille, d’abord et naturellement (puisque ce fût là son choix, que de se marier devant son dieu), mais aussi par amitié et affection pour Rémy de Blémur (le futur marié, futur gendre), que depuis si longtemps, presque vingt-cinq ans, je connaissais comme un frère. Dans toute âme, chère lectrice et aimable lecteur, l’amitié et l’affection ne sont-elles sans comparaison les plus beaux sentiments qui fussent ? Assurément ! Alors pour une fois j’acceptai de rentrer dans une église sans y faire retraite au fond ou le long d’un pilier. Ce à quoi Moiroud fut sensible, lui qui me portât dans son cœur sincèrement, bien que je fusse non chrétien devenu.

Oh n’allez surtout pas cependant croire à tort que j’allasse à ces noces (après que je les eusse civilement célébrées moi-même à la mairie) en me faisant passer pour une âme innocente et franche de soupçons, non. Chacun savait et sût que ce n’était pas par amour de dieu, mais par celui de ces deux enfants. Et quand je dis « chacun », je re-misse en tête de liste mon ami, cette vieille canaille de curé Moiroud, naturellement.

Une émotion intense m’étreignit tout le long du jour sans me lâcher.

Double anneau, double consentement prononcé avec moult amour dans les regards (et une petite larme dans le mien)...

Albine de Blémur, bien méritante femme, dans un sursaut de piété, était accoudée sur le prie-dieu capitonné de velours bleu, agenouillée, le menton dans les paumes de ses mains gantées de mitaines aux dentelles écruës. Sans-doute priât-elle pour la santé déclinante de mon maître son époux, qui n’avait pu faire le déplacement tant sa vaillance pourtant jadis naturelle, fût désormais tant altérée.

On chanta le salut... Je soupirai, les yeux perdus vers les vitraux incendiés de la nef, dont les feux du tantôt passaient à-travers l'assemblage de verres multicolores enchâssés dans les plombs.

*
* *

Couzac, quelques-temps plus tard...

Le temps fût exceptionnellement doux ; les fougères dorées, les champignons abondants ; autant que les escargots...

Avant que le mauvais temps ne s'installât, je fis entreprendre par une équipe de maçons venus d'un village voisin, des travaux d'agrandissement et de confortement dans la partie ouest de la maison ; visiblement la plus dégradée, parce-que la plus ancienne. Couzac avait déjà, et cela fût bien visible ma-foi (et rien qu'à l'œil-nu), été remanié au-moins deux ou trois fois par le passé depuis sa construction originelle. Refait à ces reprises au goût du jour pour tout dire (et pas toujours du meilleur, ni du plus commode). Jamais je n'aurais envisagé avant cela, que ma demeure fût si ancienne. « Avant cela ? », me direz-vous. Mais avant quoi ? Hé-bien avant qu'une découverte, une de plus, ne vînt bouleverser mes suppositions et mes certitudes au sujet de son âge véritable et de ses origines ; donnant certes des réponses, mais posant davantage de questions.

J'avais à ma connaissance, que ma maison avait été construite à peu de choses près vers l'horizon de l'année mille six-cent trente-neuf, probablement sur quelque-ruine antérieure. Voici-donc à quoi elle ressemblât à son origine, un très ancien titre de propriété, daté de trois ans après qu'elle fut bâtie, disant : « ... *composée de cinq chambres-basfes a feu, grande salle, cuifine, boulangerie a four, cabinets, deux chambres-hauftes a cheminée, grenier par le desfus, cave par le desfous, jardin renfermé de bretesches anciennes*¹, puys, chappelle, escuries briquetées, grange a presfoir, colombier, letout couvert de thuilles et ardoises ».

Dans la décade suivant le début des-dits travaux entrepris par votre serviteur, un coup de pioche dans un mur de refend fit apparaître presque au ras du sol, d'abord une large lézarde, puis une cavité. Une cavité prise au départ pour un vieux puits, mais qui s'avéra être finalement une pièce à-deux tiers enterrée. « Encore ! », me direz-vous sans-doute. Que voulez-vous que j'y fisse, si tout ne fût qu'un éternel recommencement ? Un recommencement : Mon existence ne l'est-elle après-tout ? Ceci étant dit,

¹ NDLA : Ancienne fortification ou muraille épaisse et haute, passablement ruinée.